

trevoir, à travers leurs expressions, quel fut le cachet de l'éducation donné par une si noble dame. Tous s'accordent à dire qu'elle éleva son fils fort délicatement et qu'elle entourra son berceau de toute la tendresse d'une jeune mère pour son premier-né, comme de toute la piété d'une chrétienne qui prépare une âme pour le ciel.

Convaincue que la maternité crée une sorte de sacerdoce au foyer domestique, Pica en accepta la charge aussi bien que les honneurs. Elle voulu nourrir elle-même son fils. C'est là un devoir qui s'impose avec autorité à toute mère digne de ce nom, et qu'aucune ne peut trahir impunément. Pica le remplit avec bonheur, obéissant ici à un sentiment de haute reconnaissance non moins qu'à la voix de la nature. François était le fils de ses désirs : elle l'avait obtenu dans l'une de ses plus ferventes prières aux pieds de Notre-Dame-des-Anges ; et Dieu venait de lui confier solennellement ce précieux dépôt. Cet enfant de bénédiction, comment eût-elle pu consentir à le remettre entre des mains mercenaires et à l'exposer à l'influence malsaine, peut-être corrompue et corruptrice, d'un lait étranger ? Elle le garda donc sur son sein ; et François dut plus d'une fois dans la suite en rendre grâce à Dieu et s'écrier avec saint Augustin : "Soyez-en béni, ô Père éternel ! Car c'est vous qui incliniez doucement ma mère à me dispenser sans mesure ce qu'elle recevait sans mesure de votre main..... Et moi, dans ce lait que je suçais avec tant de délices, je buvais amoureusement l'adorable nom de Jésus, votre fils et mon Sauveur (1)."

François, à mesure qu'il grandissait, s'annonçait vif, enjoué, d'une intelligence précoce. Sans mépriser ces avantages, Pica s'attacha par-dessus tout à former son cœur et à développer les heureuses inclinations qu'elle remarquait en lui. N'avait-elle pas raison ? Dans le monde moral, l'esprit ne tient que le second rang ; le cœur est la maîtresse-pièce de l'homme et le principal ressort de la vie : c'est lui qui imprime à tous nos actes leur direction bonne ou mauvaise. Or, il n'a que deux mouvements : il se dilate ou il se resserre ; il se donne ou bien il sacrifie tout à soi. En un mot, il est égoïsme ou dévouement ; et selon qu'il se décide pour l'une ou l'autre de ces deux voies, il entraîne après soi l'âme tout entière. Tout dépend donc du cœur, et le cœur lui-même obéit à l'impulsion première qu'il a reçue dans le jeune âge. Pica ne perdit point de vue ces grands principes ; elle en fit sa règle de

(1) *Confess.*, lib. I, c. vi ; lib. III, c. iv.